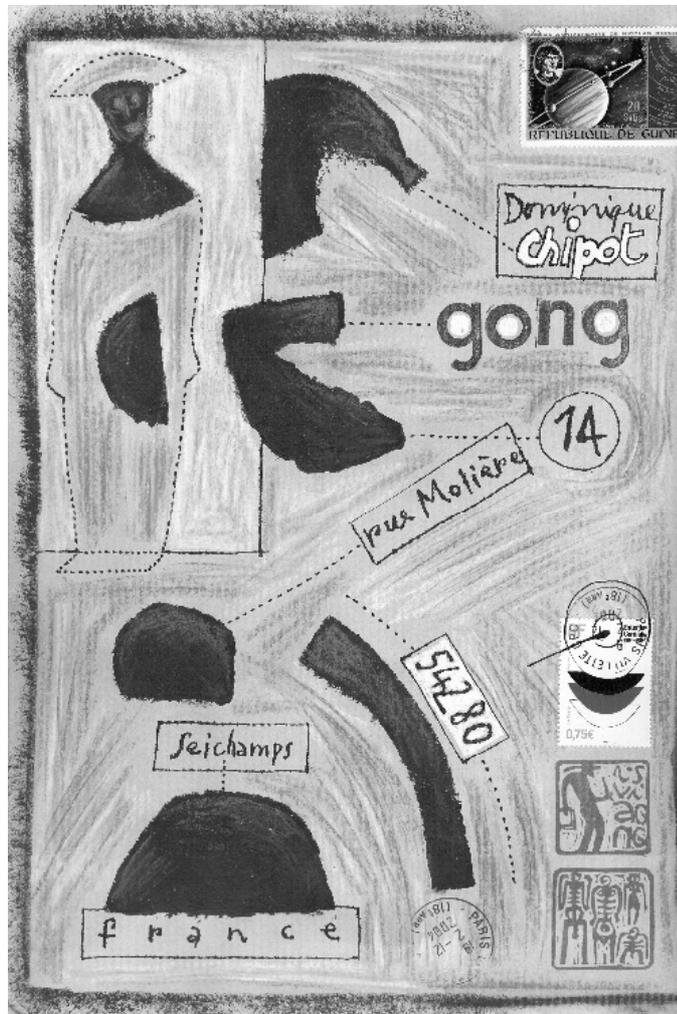




Numéro 9
Octobre 2005
3^{ème} Année

Revue Francophone de Haïku



Édition de l'Association Française de Haïku



Sommaire

Portrait de Jean-Louis d'Abrigeon	4
Rétrospective du Mainichi Haiku Contest	10
À la loupe par Yves Deschamps	15
Le marronnier, premier renku québécois	16
Baie-Comeau, lieu vivant du haïku par Francine Chicoine	20
La vie est brève, par Michel Pléau	22
Pleins feux sur Ivan Sigg	24
Témoignage de Jean-Claude César, chasseur de lumière	28
Haïku et photo par Alain Roy	29
Le haïku dans le viseur par Dominique Chipot	30
Le haïku en 4 dimensions par Yasuomi Koganei	32
Au coin du bureau	36
Meguro Haïku International Circle	37

Tous acteurs !

Une association fonctionne si et seulement si ses membres s'investissent dans les actions.

Vous le constatez chaque trimestre, et vous en avez confirmation dans le rapport moral : le travail réalisé par les bénévoles a été considérable cette année.

Grâce à eux, l'AFH a tenu ses engagements. Qu'ils en soient tous remerciés à nouveau.

Le rôle essentiel de l'AFH est de rassembler les auteurs francophones afin qu'ils puissent bénéficier de services (édition, revue, lieu de discussion, ...) et organiser des manifestations culturelles.

Pour cette nouvelle année, l'association conservera son rythme de publication, mais le contenu de Gong va, progressivement, se modifier afin de créer une meilleure synergie entre revue et site. Gong sera plus orienté vers la création (rappelons que vos haïkus et senryûs sont aussi publiés sur le site, ce qui permet à chaque auteur d'avoir sa propre page de publication) et les infos sur les manifestations et les livres seront publiées sur le site. Nous voulons également enrichir le site de nouveaux articles, et de quelques pages en anglais.

Nous publierons (enfin !) l'anthologie de haïkus de l'union européenne. La souscription est ouverte (bon ci-joint), et un troisième livre est en projet : chaque membre du CA y présentera 36 haïkus.

Côté événementiel, nous projetons une manifestation au Mans dans le cadre du Printemps des poètes et notre 2^{ème} Festival francophone de haïku en octobre 2006. Nous pourrions participer cette année encore au Printemps de Durcet et au Mur de poésie à Tours... à condition que des volontaires se manifestent au plus vite.

Vous voyez, les projets ne manquent pas. Mais les ressources s'épuisent. Nous avons donc créé des groupes de travail pour que chacun puisse œuvrer selon ses envies et ses disponibilités. N'hésitez surtout pas à nous rejoindre (voir la page spéciale sur notre site : <http://www.afhaiku.org>).

Vous avez besoin de l'AFH, l'AFH a besoin de vous.

Dominique Chipot

Jean-Louis d'Abrigeon

Vainqueur du Mainichi Haïku Contest 2005

DC : Jean-Louis d'Abrigeon, pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

JLA : Je suis né en 1946 à Aubenas, dans l'Ardèche, une petite ville de 12000 habitants aux portes de la Provence, et aux pieds du Massif Central. J'ai grandi dans cette petite ville, et après avoir fait de brèves études, je me suis consacré au commerce familial de vêtements avec mon épouse, ce qui nous a permis d'élever nos trois enfants.

DC : Comment avez-vous découvert le haïku ?

JLA : Très tôt, à 17 ans, je me suis passionné pour la photographie de reportage sportif, automobile surtout (y compris laboratoire) car j'aimais saisir les bolides dans l'instant. J'ai retrouvé le goût de la photographie à 45 ans par celle de paysages en noir et blanc.

Quittant la route de montagne pour aller dans l'orge jaune de l'automne

Nous dit le poète Taigi¹.
« Quitter la route... » de notre pesante modernité afin de retrouver la Nature, notre vraie nature, « (...) Afin de trouver une poésie de

plein vent où l'intelligence (intelligence incarnée) coule comme une rivière (...) » disait le poète Kenneth White. Il a vécu dans nos vallées ardéchoises bordées de châtaigniers, je l'ai rencontré et, ses livres ont formé mon parcours vers le haïku. Je tiens à le remercier, ainsi que mon amie, la haïjin roumaine Manuela Miga, dont j'ai fait la connaissance grâce à Internet, qui m'a encouragé à persévérer dans la recherche d'un langage poétiquement vivant et transparent. Merci aussi à Patrick Blanche qui m'a également aidé. J'ai eu la chance de faire ces rencontres et de cela, je remercie le Ciel.

DC : La photo vous a-t-elle aidé ?

JLA : Oui. J'ai appris à découvrir l'instant.

Je pense à une citation du photographe japonais Takeji Iwamiya glanée dans l'ouvrage : « Entre Vues » (entretiens avec le photographe Français Frank Horvat) : « *Je photographiais pendant la journée, mais je sentais que mes photos ne rendaient pas compte de toutes mes émotions, alors j'ai cherché d'exprimer ces émotions par des Haïku, que j'écrivais le soir.* »

Le regard porté sur l'instant est central dans la photographie et le haïku. « *Le pratiquant du haïku semble photographe, enregistrer* (André Breton, dans le 'Premier manifeste du surréalisme', n'appelaient-ils pas les poètes à être des « appareils enregistreurs » ?) *un simple rien, mais dont l'éclat irradierait sans trêve. Il ne conçoit pas, il découvre. Il met la focale au point sur ce qui est là, maintenant, inépuisable dans l'éphémère. (...) L'attention se centre sur un ou deux détails à même de dire la totalité d'un ensemble.* »²

DC : Pourquoi le haïku vous plait-il ?

JLA : Le Haïku permet, lorsque l'attention et la contemplation sont présentes, de passer en quelque sorte « derrière » la photo de la réalité et, ainsi exprimer ces émotions ressenties devant le spectacle du monde. Les mots choisis pour leur véracité et leur légèreté, sont alors « pesés » au plus juste, de façon à ne pas alourdir l'image, mais servent au contraire à baliser un chemin menant vers le calme cœur des choses. Le monde moderne en est si éloigné, il est pourtant si proche.

La critique que l'on peut faire au monde du haïku, vu de l'autre côté de la barrière, par un littéraire, ou un non-littéraire, c'est : qu'il ne se passe rien, on est dans la descrip-

tion, dans la photo... On doit sortir de ce piège, un Boubat, ou un Cartier-Bresson voyaient dans leurs viseurs ce que nous voyons, mais en plus ils attendaient le petit plus de vie qui allait se manifester. Bashô et Issa n'avaient pas de caméras mais, une attention identique. Pendant 10 ans je n'ai fait que des haïku-photo... Il ne se passait pas grand chose, c'était banal malgré des efforts. Après deux ans de correspondance avec Manuela Miga, j'ai compris que l'essentiel était dans le non-dit, le suggéré, le plus simple. Le haïku ne serait-il pas du réel simplifié ?

Il faut rester éveillé devant tout, et chaque moment peut être sublime.

DC : Que privilégiez-vous dans la composition du haïku ?

JLA : Parmi les haïkus japonais rencontrés, ma préférence va vers celui d'Issa³ :

*Le papillon voletant –
Je me sens moi-même
Une créature de poussière*

J'ai appris de Manuela que le haïku ne devait pas être une image sans intérêt. C'est une photo d'une vision poétique particulière. Il doit y avoir un petit truc en plus, un petit déclic qui s'opère derrière la « photo » de la réalité. Il faut un langage qui fasse ressentir la précarité du vivant.

C'est possible avec du travail et de la persévérance !

Je prends mes notes sur le vif, puis je les retravaille, les enrichis en trouvant le mot juste. Ce travail sur les mots me plaît. Je recherche, longtemps parfois, le mot le plus adapté à mon haïku. Le dictionnaire des synonymes est pour moi un véritable outil de création, mais attention, je ne dois pas tricher et je dois rester au plus près de l'instant déjà observé. La devise de Barnett Newmann (peintre américain) « Sublime is now » m'aide à essayer de retrouver cet instant si précieux. Tout débutant devrait la retenir.

Je retravaille. J'écoute l'effet que cela produit. Je pèse le non-dit entre les mots pour baliser, suggérer, guider le lecteur.

Quand j'ai trouvé c'est « comme on trouve au fond d'une poche un papier que l'on a longuement cherché » (Serge Tomé).

DC : Comment pratiquez-vous le haïku ? En promenade, en ville, à partir de souvenirs, ... ?

JLA : Surtout dans le jardin et à la ville.

Mais également sur internet. Votre site du haïku francophone⁴, qui permet de mettre en correspondance haïku et photo, est très formateur. Grâce à vos photos, on se retrouve face à la réalité. On ressent les mêmes sensations qu'en balade. On est devant le spectacle du monde et cela permet de s'entraîner à écrire des haïkus le soir, par exemple. C'est stimulant. Cela

m'a beaucoup aidé à me remettre en question.

DC : Que pensez-vous de cette distinction si persistante entre le haïku zen et le haïku littéraire ?

JLA : Je ne sais que penser. Pour ma part je constate que les meilleurs haïkus sont ceux où l'esprit du zen est présent. On le retrouve dans les haïkus de J.W. Hackett, dans ceux de Patrick Blanche, et aussi dans ceux de Manuela Miga mon amie roumaine.

Cet idéal d'attention au moment présent et, d'effacement de l'égo par la fine perception de la précarité du vivant, ne peut qu'être profitable au haïku.

DC : Comment avez-vous connu le concours du Mainichi ?

JLA : Par internet en faisant des recherches avec Google.

DC : Pourquoi avoir participé au Mainichi ?

JLA : C'est le seul concours international de grande envergure qui accepte une participation en français. Sans doute parce que Toru Haga a séjourné plusieurs années en France.

Ce n'est pas facile de traduire les haïkus français en anglais, car nous perdons la finesse de la langue.

DC : Au concours, vous aviez proposé deux haïkus.

Le premier qui vous a permis de

gagner est déjà connu de nos lecteurs :

*à contre-courant
les chatons des saules escaladent
le vent de la rivière*

Mais quel est le deuxième ?

JLA :

accroché à la tonnelle
de vieilles grappes languissent
le troubadour du printemps.

*DC : Etes-vous exclusivement
haïjin ?*

JLA : Non. Outre le haïku et la photographie, je pratique aussi la peinture abstraite à l'aquarelle, et l'art des pierres : le *suiseki*⁵. Il s'agit de rechercher des pierres dans les cours d'eau, des pierres d'une beauté telle que l'on y découvre le reflet du cosmos. Nos rivières ardéchoises proposent de belles surprises à qui sait être observateur.

Je pratique également, depuis l'âge de 18 ans, la prospection archéologique (préhistoire, âge du fer - oppida- époque romaine). Cela fait travailler l'observation.

*DC : Avez-vous des projets autour
du haïku ?*

JLA : Rien dans l'immédiat. J'ai beaucoup de notes sur des carnets à partir desquelles je dois retravailler mes haïkus.

J'espère que cette première place à ce concours va donner confiance aux haïjins français. J'aimerais que

d'autres francophones, pendant 3 ans encore, puissent montrer que la langue de Molière peut exprimer des subtilités aussi palpables que celles de la langue anglaise. (cela faisait quatre ans que les États-unis y étaient à quai...).

Entretien de Dominique Chipot

Pages 8&9 : haïkus de JL d'Abrigeon

-
1. In « Les Grands Maîtres du Haïku » / Chemins de Sagesse / Dervy, 03 / 2003 / page 106
 2. In « Anthologie du poème court japonais. Présentation, choix et traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu » page 9. Édition Poésie/Gallimard 2002
 3. In "Haiku" de Roger Munier, Édition Fayard 1978
 4. Photo-Haïku Francophone : <http://perso.wanadoo/dominique.chipot>
 5. www.suiseki.com
-

trop de bleu ce matin
la maison du ciel
n'a pas d'habit

le cri de la cigale
quand il s'accélère,
elle est toute à son cri

bruit d'un serpent
qui glisse ses écailles
sous la pluie

las de vivre
le grand papillon s'est offert
au ballet des fourmis

lourd -- le bruit
de la fleur d'azalée
qui tombe la nuit

au passage du piéton
l'ombre d'un oiseau traverse --
elle aussi

Suzuka
le chant des moteurs, croit et décroît
ignorant l'automne

autour du kiosque vide
le bruit aigre des étourneaux
descend des platanes

petits champignons d'automne --
même la lune rousse
en est jalouse !

dernière lune d'hiver --
les chats déclament leurs amours
en langues barbares

Mainichi Haiku Contest

Haïkus en français primés de 2002 à 2005

Deuxième Prix 2002

Dominique Chipot (F.)

la nuit lasse de ses rêves
évidence--
terres sans saisons
Giorgio Gazzolo (Italie)

le garçon siffle
portant la cage dans la rue --
le canari se tait
Dragan J. Ristic (Yougoslavie)

Piégé dans l'eau basse
le poisson boit dans son rêve
un rire d'enfant
Jean Michel Guillaumond (F.)

un bébé dans les bras.
Ses pieds jouent
au vent.
Ljiljana Markovic (Yougoslavie)

Mention Honorable 2002

En attendant le feu d'artifice,
des tuiles tièdes du toit
sous les pas s'enfoncent
Hiroko Kikuchi (Japon)

Deuxième Prix 2003

Éclipse solaire
dans l'infini galactique
un clin d'œil cosmique
Alain Côté (Japon)

Jouvence insolente
Fait se courber le rosier
Sous le poids des roses
Emile Guillaumond (F.)

Honorable Mention 2003

L'ombre de la lune
supportée à bout de bras
cadeau de Noël
Elie Duvivier (Belgique)

chaque chemin de l'île
apparaît de sous la neige
au débarcadère
Kohjin Sakamoto (Japon)
pluie de printemps
sorti des WC publics
un léger sourire

Fatigué le vieux
forêt d'ormes et de chênes
sueur du bois mûr
Guillaume Emin (F.)

C'est par l'air que je
respire que le ciel se mêle
en moi à la terre
Élisabeth Guinsbourg (F.)

Après-midi gris
sur le banc de pierre une aile
d'oiseau sans oiseau
Angèle Lux (Canada)

nuit profonde
la volupté de nos amours
s'encolimaçonne
Jean Michel Guillaumond (F.)

Deuxième Prix 2004

Etreinte de lumière
souple de jasmin et d'orangé
soleil enivrant de l'été
Cyril Serres - Cousiné (F.)

Lucioles d'un été
Ironique mélancolie
Des amours défuntes
Isabelle Louis (U.S.A)

Station oubliée--
dans les lettres rouillées
des nids des moineaux
*Valentin Dan Tiberiu
Pomarjanschi (Roumanie)*

Mention Honorable 2004

la vigne jaune
que deux chevaux vendangent
éclaire le ciel bas
Jean Louis D' Abrigeon (F.)

un vol de corbeau
le pêcheur jette sa nasse
dans la rivière
Jean Michel Guillaumond (F.)

elle n'est pas là
pour m'embrasser au feu rouge-
passer à l'orange
Dominique Chipot (F.)

Au cœur de la saison froide
le tic tac des heures
une lettre est arrivée
François-Xavier Robert (F.)

Sur le chemin du retour
il pleut
dis moi quelque chose
Cécile Parisot (F.)

monastère perché
les prières descendent
avant de monter
M.J. Sakhinis de Meis (F.)

Pourquoi boire?
Pour garder le sens
La lune atteint le milieu du ciel
Yoshiko Wada (Japon)

Le lac gelé

Selon le dictionnaire,
OUBLI a dérivé de BLEU
Hiroko Kikuchi (Japon)

Corbeaux du cimetière--
je fourre plus profondément
la tête dans mon manteau
*Dragan J. Ristic (Serbie et
Montenegro)*

**International Children
Deuxième Prix 2004**

Fenêtre ouverte
Un courant d'air violent
Et mon passé s'envole
Johan Guevel (F.) âge 12

Premier Prix 2005
(voir page 6)

Deuxième Prix 2005

L'ancienne écluse—
par la porte pourrie passe
un serpent
Valentin Dan Tiberiu (Roumanie)

Une coulée blanche
fend les arbres d'un trait uni
une trace d'avalanche
Yann Parer (F.) âge 16

Et de l'arbre blanc
Enneigé, mais si léger,

l'oiseau s'envole
Eugénie Gancel (F.) âge 16

Mention Honorable 2005

le crépuscule d'automne
sur le square les deux clairons
jouent pour eux-mêmes
*Dragan J. Ristic (Serbie et
Montenegro)*

Les feuilles d'arbre flottantes
sur la surface du jet d'eau
gênent ma sieste dans un petit
hôtel
Hiroko Kikuchi (Japon)

Dans le camp des réfugiés
les enfants jouent
sans rire
*Zoran Nikolic Mali (Serbie et
Montenegro)*

Tout était brûlé
dans la pinède sauf
les boîtes de bière
Ivan Pahernik (Croatie)

Son image dura.
Les fibrilles rougies de
l'ampoule
éteinte tout à l'heure
*Svetomir Djurbabic (Serbie et
Montenegro)*

Olivier Caudrelier (F.)

air printanier
la coupe cuisante
des sécateurs

Geert Verbeke (Belgique)

Ce jour, impossible
de bêcher dans le verger—
escargots en rut

Serban Codrin (Roumanie)

Rien qu'une épave
au pont de la barque de pêche
un nénuphar jaune

Ana Udrea (Roumanie)

les zigzags des mouches—
sur le vieux mur lézardé
un lézard musarde

Jean Michel Guillaumond (F.)

Vert irisé bleu
éphémères fleurs de lin
doux matin, sans toi

Serge Mesonier (F.)

Homme en costume gris
Appuyé sur la montagne
Se dit «à quoi bon !»

Poiteaux Fabrice (F.)

Quand en moi
chante l'âme du monde
je me sens véritablement moi

La pleine lune
la mélodie du vent naît
sur le pont brisé

Serena Savini (Italie)

L'été, la rosée
sur l'herbe fraîchement coupée
se dépose à l'aube

Elodie Papeloux (F.)

Doigts tremblent:
multitude de cercle
dans mon thé se forment

Axelle Renié (F.) âge 16

Je marche sur la plage
le sable craque
mon coeur se brise

Diane de Lasteyrie (F.) âge 16



Pour **Gong n° 10 (janvier 2006)**, vous pouvez envoyer un maximum de 5 haïkus (Thème libre) et 5 senryûs (sur l'amour).

Nous recherchons également pour ce n° des articles, des témoignages sur des ateliers d'écriture réalisés avec les enfants.

Pour **Gong n° 11 (avril 2006)**, vous pouvez envoyer un maximum de 5 haïkus et 5 senryûs sans thème imposé pour nos rubriques habituelles. Mais en plus, dans le cadre de la semaine de la francophonie (17 à 26 mars 2006), nous vous proposons de nous adresser 6 textes (haïku et/ou senryû) maximum par auteur(e). Chaque texte devra obligatoirement (sous peine d'être refusé) employer un des 10 mots de la francophonie : *Accents - Badinage - Escal - Flamboyant - Hôte - Kaléidoscope - Masques - Outre-Ciel (néologisme de Léopold Senghor) - Soif - Tresser*

N'oubliez pas aussi pour chacun des n° : haïku ou senryû avec le mot gong, articles sur différents sujets, réactions aux articles publiés, ...

Et pour les artistes, nous leur proposons de nous adresser des enveloppes haïkus (mail-art+haïku).

Comme d'habitude, tout envoi vaut acceptation de publication sans contrepartie financière, dans Gong ou sur le site, et vous conservez tous vos droits.

Date limite des envois : le 10 décembre 2005 pour Gong n° 10, et le 10 mars 2006 pour Gong n°11.

Nombreux sont les haïkus qui multiplient la juxtaposition d'impressions diverses, justes en soi, mais sans liens apparents entre elles, contradictoires le plus souvent avec la recherche d'un effet antithétique ou d'une frappe originale. Aussi est-ce soulagement et plaisir que de découvrir un poème simple qui rapporte en continu une scène de la vie ordinaire, sans procédés voulus, dépouillée de tout artifice littéraire. C'est, me semble-t-il, le cas pour ce poème de Micheline Beaudry, extrait de son recueil

« Les couleurs du vent » :

*Courber la tête
En passant sous le lilas
Lourd de neige*

Au premier abord la description est rapide, claire, facile. Rien de plus évident que de courber la tête pour passer sous une branche !

Rien n'est plus harmonieux que ce mouvement d'inclinaison pour se frayer un passage ! Une fois ce geste effectué, la marche reprend en pointillé et le poème a rempli sa fonction : dire ce qu'on voit sans plus. La référence à la saison - l'hiver - est faite; la cause de l'abaissement est donnée par la branche lourde sous la neige. Le haïku se suffit à lui-même ; il sort du silence, décrit en silence, retourne au silence.

Un terme pourtant pourrait gêner : « lourd » Pourquoi ? La neige recouvre l'arbre et l'alourdit : n'est-ce pas naturel ? C'est la voyelle nasale «ou » qui fait problème : l'allitération du l de « lilas » est légère entre les deux voyelles i et a, mais elle redouble avec «lourd» en conférant une pesanteur mal venue, mal sonnante qui interpelle.

Cette inconvenance sonore déclenche en fait un petit miracle, une vision plus subtile de la séquence rapportée : au-dessus de la tête on voit le lilas qui est lui-même arqué sous le poids de la neige ; il y a donc deux courbures : celle du lilas déjà penché sous la neige et celle de la tête qui se courbe pour passer. La première (inclinaison) est figée dans sa posture déjà réalisée et quasi permanente ; la deuxième (inclination) est en mouvement ; et c'est là que réside toute la grâce et toute la force de l'évocation : une tête en passant épouse la forme inclinée de l'arbre ; le mouvement prend un instant la forme de la courbure immobile de l'arbre, se fond en elle. N'est-ce pas surprenant et presque merveilleux ? Ce double « arceau » laisse supposer que l'arbre a été antérieurement mu et abaissé par la surcharge neigeuse avant de se tenir dans cette position stable ; alors que la tête ne fait qu'en suivre le tracé avant de reprendre sa droiture initiale. C'est une jolie

(Suite page 27)

Un premier renku au Québec

Par Anne-Marie Labelle, co-animatrice

Le dimanche après-midi, 17 juillet 2005, à Montréal, avait lieu une première nord-américaine francophone. Un groupe de neuf haïkistes s'est réuni pour la mise en écriture d'un kasen, un renku de 36 versets : Le marronnier (publié page suivante). L'animatrice, Micheline Beaudry, qui est correspondante de Gong au Québec, a organisé la rencontre et mené le jeu avec douceur et fermeté.

D'un commun accord, nous avons décidé de procéder à l'écriture du renku en choisissant au fur et à mesure, dans un vote à main levée, le meilleur verset parmi ceux écrits par tous les participants. Ce choix, ainsi que le partage de plats à déguster autour de la table, nous sont apparus plus conviviaux. Nous avons convenu également d'un temps précis pour l'écriture de chaque verset en suivant le tableau des thèmes prescrits pour un renku d'été dans Gong 7.

Outre les deux ventilateurs et le bruit de griffonnage sur nos feuilles, le silence régnait dans le salon. Courbés sur nos cahiers, nous écoutions la vie dans notre mémoire, regardions un souvenir à

travers le mur, ou choisissions d'écrire sur ce mur. Un tableau permettait de suivre les haïkus qui s'ajoutaient. Une panne d'électricité (à 32 degrés Celsius) vint même nous surprendre vers 13 heures 30 et dura jusqu'à 15 heures 30.

Nous avons mis un point final au 36^{ème} verset, vers 18 heures.

Cette expérience enrichissante, tant du point de vue technique que du point de vue poétique, sera reprise dès cet automne.

Un gros merci à toute l'équipe !

*Micheline Beaudry (animatrice),
Andrew Cook-Jolicœur, Mélanie
Côté, Liette Janelle, Anne-Marie
Labelle (co-animatrice), Hélène
Leclerc, Carole Morelli, Monika
Thomas-Petit et Jessica Tremblay.*

Le Marronnier

le marronnier
de la rue Saint-André
fraîcheur sur la ville

Micheline

mon balcon reçoit de l'ombre
sous le vent que du soleil

Anne-Marie

au mur
la lumière d'une lampe
dans le miroir

Hélène

le plancher de bois clair
craque sous les pas du chat

Carole

la lune éclaire
un chasseur assoupi
volée de canards

Anne-Marie

on cogne à la porte
citrouille à la fenêtre

Andrew

ciel de septembre

un avion fait penser
à deux tours

Monika

ne pas savoir s'il est toujours là
parmi les débris

Mélanie

au deuxième étage
pour conquérir sa vénus
une longue échelle

Carole

sur le chemin du retour
la radio couvre le silence

Jessica

une sangria fruitée
devant le coucher de soleil
musique d'ambiance

Carole

nouveau feu de circulation
le rouge est plus rouge

Hélène

sous la lune blanche
une seule pomme
enneigée

Mélanie

les châtaignes grillent
sur la braise du foyer

Liette

près du piano
le rideau pendille
en lambeaux

Liette

dans la pénombre
apparaissent les premiers mots
d'un récit fantastique

Monika

les fourmis se promènent
sur une partition vierge

Jessica

sonnerie du téléphone
il termine son vol de banque

Mélanie

au ciné-parc
les herbes dans la brise
viol à l'écran

Hélène

l'amandier rose
dévoile ses boutons
sans feuilles

Carole

après le plongeon parfait
soudain la clameur monte

Anne-Marie

kiosque du carré Saint-Louis
leur première crème glacée

Andrew

retentissement des sirènes
dans la ville côtière
alerte au tsunami

Andrew

un punk
aux couettes multicolores
traverse la rue

Mélanie

elle lui chante une berceuse
l'enfant ne veut pas dormir

Anne-Marie

petite nonne vêtue de noir
aux Fêtes de la Nouvelle-
France

Monika

réveil des amants
ils s'habillent sans un mot
remettent leur alliance

Jessica

les terrasses achalanchées

5 à 7 entre collègues

Liette

sous les tilleuls

Monika

marchant seule
sous la lune d'automne
mon souffle en buée

Hélène

au bec de l'hirondelle
papier mouchoir vers le nid

Liette

un chevreuil traverse la route
narines et queue en l'air

Jessica

journal jauni
des graines de tournesol sèchent
sur la coupe Stanley

Anne-Marie

odeurs de poussières brûlées
le tac-tac du calorifère

Hélène

sur la bouche du métro
l'itinérant fume un mégot
avec du rouge à lèvres

Micheline

vieux billet de dix \$
manteau de printemps

Andrew

après l'averse
odeur de tisane



Baie-Comeau, lieu vivant du haïku!

Par Francine Chicoine

Au carrefour de plusieurs réalisations dans le domaine du haïku depuis cinq ans, Baie-Comeau s'affirme de plus en plus comme un lieu vivant du haïku, une référence en matière de promotion de cette poésie. Voici un aperçu des dernières réalisations.

CAMP LITTÉRAIRE DE BAIE-COMEAU

À l'été 2004, un projet pilote de Camp Haïku était réalisé à Baie-Comeau¹ dans le but d'évaluer le marché potentiel ainsi que la faisabilité d'un tel projet. Devant le succès remporté par cet événement, nous avons jugé opportun d'en assurer la pérennité en créant le *Camp Littéraire de Baie-Comeau*. Cet organisme est voué à la formation en haïku de même qu'à la conception, à la production et à la diffusion de spectacles de haïku ; il se veut aussi une occasion de rassemblement annuel de haïkistes. C'est ainsi que les 9 et 10 juillet derniers, le *Camp littéraire de Baie-Comeau* accueillait une vingtaine de passionnés de la nature et du haïku en provenance de diverses régions du Québec. Un groupe extraordinaire qui a vibré pendant deux jours au rythme de

cette poésie et qui s'est donné rendez-vous pour revivre l'expérience l'an prochain.

La journée du samedi, consacrée à l'atelier de haïku, a été agrémentée d'une période d'écriture au bord du fleuve. En fin d'après-midi, les participants ont bénéficié de la visite guidée d'une exposition des œuvres de l'artiste peintre Claire Gendron qui a partagé avec eux son expérience d'une année, à la recherche des couleurs et des lumières si particulières à la *Route des baleines*. Par la suite, le groupe était convié au vernissage de l'exposition *Haïkus en écriin* présentant un magnifique montage de photos et haïkus de Monique Lévesque², nouvelle venue dans ce domaine.

Le lendemain matin, le poète Michel Pleau présentait une conférence-causerie au cours de laquelle il livrait un émouvant témoignage de sa rencontre avec le haïku. En après-midi, les participants se sont dispersés en petits groupes dans les parcs des environs pour une excursion d'écriture en pleine nature. En fin de journée, ils ont assisté à un récital où leurs meilleurs haïkus ainsi que des extraits du re-

cueil *Le Soleil Rouge* de Michel Pleau ont été interprétés par une comédienne, accompagnée d'un musicien. Ajoutant une touche d'exotisme additionnelle à leur excellente prestation, ces deux artistes ont fait un appel discret à l'esthétique du kathakali.

SPECTACLE HAÏKU S□□□□□ L□ *TERRE*

Pour la cinquième année consécutive, et cette fois sous l'égide du *Camp littéraire de Baie-Comeau*, le spectacle haïku **Sentir la terre** a livré les perceptions originales et spontanées de cinq haïkistes venant du Québec et de la Nouvelle Écosse. L'activité a eu lieu le 24 septembre et a mis en vedette le recueil de haïkus intitulé *Sentir la Terre* (Éditions David, 2005) de l'écrivaine Hélène Boissé ainsi que des haïkus de Blanca Baquero, Benoît Moreault, Monique Parent et Renée Simard qui, au mois d'août, avaient participé à un atelier de perfectionnement en haïku organisé par le Camp littéraire Félix.

UN HAÏKU HEBDOMADAIRE

Afin de sensibiliser le plus grand nombre de lecteurs au haïku, le journal *Objectif Plein-Jour* publiera chaque semaine un haïku écrit par une personne de la région ou encore, un haïku rédigé dans le cadre des activités du *Camp littéraire de Baie-Comeau*. Cette série de publications a débuté le 16 septembre dernier.

*Page suivante : 'La vie est brève'
de Michel Pléau*

-
1. Voir 'Un été aux couleurs du haïku' page 46 de Gong n°5
 2. Monique Lévesque a également réalisé un petit recueil de photos-haïkus intitulé « écrin »
-

.....

des siècles après
le papillon de Buson
posé sur un gong

Sam yada Cannarozzi

sur le gong tombé
les gouttes de pluie bondissent
ping ping ping ping ping

Jessica Tremblay

La vie est brève

Par Michel Pléau

Le haïku a bien plus à voir avec la vie qu'avec la littérature. Et la vie est brève! Doit-on, par conséquent, se buter indéfiniment aux virgules des définitions? J'aime que les poètes de l'instant (haïkiste ou haïjin) s'interrogent sur le haïku. Pas tant, par contre, pour définir et établir les règles définitives de ce poème bref, mais pour se placer en situation d'ignorance devant l'écriture.

Je parle ici, évidemment, non pas de l'ignorance crasse de celui qui ne veut rien savoir mais l'ignorance de celui qui sait qu'il ne sait pas. Cette ignorance créatrice me semble à l'origine du désir de connaître et de vivre l'expérience du haïku.

L'écriture est un mystère, tout comme la vie. Je me méfie donc de toutes approches qui consistent d'abord à définir le haïku (ce qu'il est et surtout ce qu'il n'est pas) et ensuite à appliquer ces règles dans l'écriture. Cela ressemblerait d'ailleurs plus à de la rédaction qu'à de l'écriture. Nous ne sommes plus à la petite école et le poète n'a pas à jouer au bon élève!

La vie est brève, je l'ai dit, et

si les poètes de l'instant ne se donnent pas un espace de liberté pour créer, personne ne le fera à leur place. L'important n'est-il pas de créer, non pas d'appliquer correctement les règles (qui viennent d'où au fait? De la poésie elle-même ou des poètes entre-eux?). Cette liberté (que l'on appelle aussi l'écriture) est une occasion extraordinaire d'apprendre à vivre.

Je suis très exigeant en ce qui concerne l'écriture du haïku. Le mot liberté n'est pas synonyme de laisser-aller mais plutôt de responsabilité. (Le poète de l'instant se doit de dépasser le jeu verbal ou le jeu de société). Quand je parle d'exigence, je fais référence au fait qu'écrire doit être le lieu d'une présence et d'une sensibilité encore plus grande au monde.

Le haïku est un poème bref qui parle de l'instant¹. Cela me suffit amplement. Cette « définition » ouvre toutes les portes et surtout me confirme que le poète de l'instant est celui qui note ce qui pourrait se perdre.

Dans mon recueil *Soleil rouge*, j'ai cité en exergue ces mots magnifiques de Philippe Jac-

cottet extraits d'un poème intitulé simplement « Le travail du poète » :

*veiller comme un berger et appeler
tout ce qui risque de se perdre*

J'adhère totalement à cette proposition et j'écris donc des haïkus pour sauver, de l'oubli et de la perte, ce qui me semble être le monde réel. J'écris aussi pour VOIR la vie : ses beautés et ses mystères. C'est Gaston Miron qui disait : « Les poèmes sont les yeux du poète ». À mon tour, j'ajoute : le haïku ouvre le regard. Le lecteur de haïku ne demande pas au poète d'avoir du talent. Il lui demande de voir. Car, faut-il le rappeler, nous vivons dans un monde d'aveugles. Nous sommes aveuglés dans notre âme et dans notre être. On nous occupe l'esprit.

Mais heureusement, le haïku éclaire les zones d'ombres de

l'existence. Il jette un étrange filet sur le monde pour y recueillir la lumière oubliée de la vie. Je crois que le travail du poète de l'instant n'est pas de dire, avec de beaux mots, ce que tout le monde voit mais plutôt de révéler ce qui existe mais que nos yeux ne voient plus. Il y eut un temps dans l'histoire de l'humanité où l'on « voyait » beaucoup plus qu'à notre époque. Les hommes et les femmes savaient observer et interpréter de nombreux signes de la nature. Ils savaient lire le ciel. Mais qui, de nos jours, regarde le ciel?

1. Lire également à ce sujet 'le haïku en français' Textes du débat 'la spécificité du haïku en français' édité par l'AFH en novembre 2004.

Concours Lire en Fête 2005

organisé par Montolieu Village du Livre et des Arts Graphiques
et l'Association Poésie Terpsichore

1^{er} prix de la section haïku attribué à **Diane Descôteaux**, du Québec

Lire un manuscrit
Et rêver quelques secondes
De l'avoir écrit

Ivan Sigg

Entretien de Henri Chevignard

HCh : Ivan, tu es peintre depuis vingt ans, de plus ton parcours littéraire est déjà riche avec trois romans chez l'éditeur Julliard : «L'annonce faite à Joseph» (1999), «La Touffe Sublime» (2002) et «l'île du Toupet» (à paraître en 2006). Il faut y ajouter des albums pour enfants chez Gautier Languereau «Jeux d'eaux» (1999), «Les escalators j'adore» (2002) et «Un soir j'ai trouvé une pomme» (2004).

Le style de tes romans est très enlevé, pour ne pas dire échevelé ...

IS : Le désir a toujours été à l'oeuvre dans mes peintures, mes gravures ou mes illustrations de presse. Mais quand le travail à la brosse laisse place à de multiples interprétations, les mots eux sont à poil. Ils peuvent faire rire, rougir et déranger. L'humour, le sexe, l'aventure et la politique se frictionnent velu-velu dans mes romans. J'essaye d'y retrouver les différentes strates de la pensée depuis l'excitation des sens jusqu'à l'élaboration du sens.

HCh : et comment décrirais-tu tes albums pour enfants ?

IS : Des rêves de gamin réalisés

pour accompagner ma fille Nina et mon fils Eliott. Le livre pour enfant est un support d'invention génial où le texte et l'image se déploient bras dessus bras dessous. Un gué donc, entre la peinture et la littérature.

HCh : Les ambiances désopilantes de tes romans semblent incompatibles avec la retenue coutumière aux haïkistes. Y a-t-il tout de même des passerelles avec le haïku ?

IS : Le haïku est un éclat de lumière ou de rire. Le haïku est un coup de vent ou de lame. Le haïku est une corde ou un sexe tendus.

HCh: Ces définitions débordent de vie. Mais plus techniquement, comment pratiques-tu le haïku : poésie? Discipline spirituelle? Exutoire?

IS: Techniquement j'ai le haïku goulu. Je le hume dans l'air et je le ponds avec jubilation. Je le sifflote. Je le décompte sur mes doigts (les segments de 5 me résistent plus que celui de 7). C'est un instant précieux que je dégangue du quotidien pour lui tailler pile poil ses dix-sept facettes. C'est un

baiser volé sur les fesses de la réalité. Je pratique le haïku en peintre-horloger. C'est une petite mécanique poétique excitante qui épingle les pilosités des hommes et titille les muqueuses de la vie. Il ne fige pas l'instant, il le remet en mouvement.

HCh : A quelle occasion as-tu découvert le haïku ?

IS : J'ai commencé à écrire vers dix-neuf ans lors de mon service militaire à l'état-major de l'armée de l'air. C'était de la poésie. Un comble, non ? Vingt ans plus tard, mes romans correspondaient à une accumulation de silence à travers la peinture. J'avais besoin de quatre cents pages pour dire enfin ce que je n'avais jamais dit. Dans le même temps le jeu de mot (forme ultra-courte) s'est installé durablement dans mon écriture.

J'ai toujours rempli des carnets dans le métro, au café ou en voyage. Intuitivement j'avais aussi besoin (parallèlement au roman) d'une forme courte qui dirait l'instant, surtout si je n'avais pas le temps de faire un dessin. La rencontre du « petit manuel pour écrire des haïkus » de Philippe Costa (Éd. Philippe Picquier) a été une révélation. Ses réflexions sur l'adéquation du haïku aux figures de style de la langue française rencontrèrent mon émerveillement pour la rhétorique de l'image découverte à l'École des Arts Déco-

ratifs de Paris. Le haïku, c'est le croquis sur le vif que ne se permet plus le peintre urbain.

HCh : Qu'est-ce qui te séduit dans ce genre poétique ?

IS : C'est un cliché au trait. Un trait d'humour parfois. Le haïku est une étrange photo instantanée, parfaitement nette, qui pourtant s'autorise la pose longue, le flou et parfois un long travail en labo pour trouver sa forme définitive. Pour l'artiste libre, cette forme contraignante de 5-7-5 syllabes qui dit le réel de façon « concise-concrète-ciblée » est une aubaine pour mettre sa liberté à l'épreuve. Le haïku c'est un bonheur d'économie face au « tout est possible » qu'offre la béance du monde ou simplement le souk de l'atelier chaque matin.

HCh: On remarquera ton respect scrupuleux du rythme 5/7/5. Est-ce pour toi un élément décisif du haïku?

IS : Le 5-7-5, c'est la règle collective consentie qui permet l'invention. Le dessinateur sait que ça n'a pas de sens de remettre en cause le format A4. La forme du bassin importe peu au nageur. La contrainte du 5-7-5 est rude et subtile pour la langue française. Rude car les mots de deux et trois syllabes (voire quatre) sont légions; les articles nous embarrassent; nous sommes habitués à des strophes

paires et des vers pairs; nous avons tendance à faire des rimes alors que c'est un vers unique de 17 pieds... Subtile parce que 5 c'est un peu moins que le demi-alexandrin qui étaye notre phrasé et 7 un peu plus. 5-7-5 peut devenir thèse-antithèse-synthèse. 7 peut être l'axe d'une balance et 5-5 ses deux plateaux. 5 se reflète de part et d'autre du miroir 7. 5-7-5 c'est un sandwich pain-jambon-pain. 5-7-5 nous invite pourtant à penser l'impair et la dissymétrie.

HCh : Ta pratique des arts martiaux est-elle liée aux mêmes moteurs ?

IS : Dans la répétition du mouvement les aikidokas cherchent l'harmonie des esprits. Le geste du pêcheur, celui du paysan ou le tourbillon de l'eau sont convoqués. Parfois, sur les tatamis, quand le geste est juste, le Satori jaillit. Le haïku n'est pas loin.

HCh : Les enveloppes que tu nous as adressées pour préparer ton recueil sont assez... incroyables !? (voir la couverture)

IS : Le temps de l'écriture littéraire est un temps difficile à partager. En pratiquant l'art postal, j'offre à mon destinataire le temps de l'écriture d'une belle

lettre manuscrite et le temps de la réalisation d'une enveloppe peinte et typographiée. Si l'artiste ne s'offre pas ce luxe, qui le fera ? C'est un plaisir de créer une oeuvre postale, de glisser l'enveloppe dans la fente, d'imaginer l'émerveillement du destinataire, puis de laisser faire le temps. Le mail lui, possède l'instantanéité du haïku, hélas pas sa poésie. Il ne fixe pas les mots. Il n'impose pas de choix.

HCh : Quels sont tes projets immédiats ?

IS : Mon travail de bas-reliefs en verre gravé est en train de prendre de l'ampleur. J'ai un dessin animé en cours de réalisation avec le réalisateur Pascal Cling. Il y a sur le feu un projet de « ballet dessiné » avec la chorégraphe Nicole Piazzon et le compositeur Christophe Eveillard. Je collabore aux spectacles de marionnettes contemporaines de Elzbieta Jeznach. Et bien sûr, je recherche toujours un galeriste ou un marchand passionné, pour mes peintures.

HCh : Parle nous un peu de tes bas-reliefs en verre sablé...

IS : Couper le verre, le sabler, le voiler, le graver, le percer, le buriner, le boucharder, le déformer, c'est jouer avec la lumière.

Mes bas-reliefs sont des oeuvres à part entière, qui s'intègrent dans des architectures contemporaines comme la Cité de la Musique à Paris, La Piscine d'Epinay-sur-Seine, un cabinet de psychothérapie à Paris, la Maison des Sports de St Mandé... Travailler le verre c'est une autre façon de décomposer "le Voir" en syllabes de lumière.

HCh : Le recueil que nous publions montre ton goût du voyage. As-tu des projets aussi de ce côté ?

IS : Après l'aventure en cargo qui m'a emmené avec ma femme et mes enfants du Havre à Cotonou au Bénin, je m'apprête à repartir en famille pour un mois, avec Bashô, sur « La sente étroite du bout du monde ». La traversée du Japon, donc !

HCh: Merci. Rapporte-nous de

beaux haïkus!

(Suite de la page 15)

figure poétique qui allie le mouvement sans repos au repos sans mouvement. Cette transmutation spontanée d'un geste gracieux et fragile saisi dans son assise intemporelle en remontant à la puissance de l'acte, me paraît être la marque métaphysique de ce haïku. Il comprend ainsi l'éphémère dans sa plénitude d'être, puisée, non en elle-même, mais dans l'essence même de la forme qu'il adopte, celle que prend l'arbre fi-

gé dans sa courbure !

Ah ! Si cet haïku avait eu la forme traditionnelle du genre, il eût été exemplaire ! Mais la fraîcheur qui en émane dépasse de loin les débats d'écoles...

Yves Deschamps

Chasseur de lumière

Jean-Claude César

L'apparition des appareils photos numériques a sûrement bouleversé la relation des apprentis photographes avec leur « art ». Ils peuvent se livrer à leur passion sans compter : le support est gratuit.

Depuis que le Père Noël m'a livré un de ces merveilleux joujoux avec plusieurs millions de pixels, je me suis découvert une âme de grand reporter. Je mitraille la vie, les enfants, les adultes, les animaux, les jardins, les coins sombres chez les amis, les coins de rue... Cela n'engage à rien. Il suffit d'ouvrir tout grand les yeux et d'appuyer sur le bouton une fois deux fois... dix fois, ce qui d'un certain point vue n'était pas possible avec l'argentique. Avec le numérique, l'enthousiasme du reporter n'a pas de limite.

Même si il y a un grand ménage à faire parmi toutes ces photos, l'épreuve de vérité révèle parfois de belles surprises... des moments de lumière. Oui, il faut de nombreux gros plans pour révéler la lumière dans un visage. Oui, il y a des objets très discrets dans la maison des amis qui sont resplendissants de lumière. Mais quel bonheur que d'être éclaboussé par

cette lumière.

Les sens en alerte, avec mon appareil numérique je me sens comme un chasseur de lumière.. C'est comme être en état d'alerte « Attention Lumière ». La lumière n'a pas de porte-parole pour annoncer sa venue et elle aime souvent se nicher dans les coins sombres pas toujours bien fréquentés.

Il faut peu de choses pour transformer le reporter-chasseur d'images en un haïjin... juste remplacer l'appareil photos par un carnet et un crayon.

Avec son carnet et son crayon, le haïjin n'est il pas lui aussi un « traqueur lumière »

Ami kuyu, avec votre carnet et votre crayon, il n'y a pas de mal à mitrailler la vie.

Juste le risque de se faire éclabousser par la lumière

Haïku et photographie

Alain Roy

C'est en quelques mots que le haïku crée une atmosphère, dresse un paysage. C'est en quelques lignes, quelques détails qu'une photo suggère le tout.

Le cadre rigide du haïku impose (théoriquement) un nombre précis de syllabes, mais permet dans le même temps de se concentrer sur un micro événement et évoque ainsi sans les dire l'humeur, l'état d'esprit de l'auteur.

Les proportions fixes du cadre de la photo imposent de composer avec la géométrie, les ombres ou les couleurs à l'intérieur de ce cadre, ce qui permet à l'essentiel esthétique de se détacher du tout et met littéralement en évidence le point de vue du photographe sur son environnement.

Que ce soit donc par des mots ou des images, le haïku et la photo me semblent appliquer la même transformation directe sur le monde : attraper un instant fugitif et le placer dans un cadre de manière à communiquer les sentiments liés à cet instant.

Deux formes d'expression en apparence aussi éloignées mais si in-

timeusement liées dans leur mécanisme me semblent appelées à se rejoindre, à se compléter. Sans pour cela avoir besoin de définir lequel des deux doit illustrer l'autre, je crois que nous devons les adjoindre de manière à ce que chacun des deux évoque un même sentiment par un choix d'image et de mots différents. Le lecteur-regardeur pourra alors ressentir obscurément mais plus profondément ce sentiment unique évoqué de deux manières différentes sans que son esprit ne les relie automatiquement de manière censée et immédiate.

Un tel moyen d'expression composite me paraît un champ d'expérimentation riche et j'espère que photographes et poètes associeront leurs visions pour créer des œuvres qui parleront à la fois aux yeux et à l'esprit.

Lire également l'article 'haisha ou photo-haiku' page 18 de Gong n°5

Alain Roy est photographe-écrivain en devenir. Il regroupe diverses inspirations dans son site (<http://perso.wanadoo.fr/ran.wan/>). Partagé entre sa passion pour la création et les gemmes d'une part, et son activité de traducteur/sous-titreur d'autre part, il projette actuellement une exposition photo/peinture/haïku japonisante, forcément, avec plusieurs autres artistes de sensibilité proche.

Le haïku dans le viseur

Dominique Chipot

Les démarches du photographe et du haïjin sont similaires. Pour témoigner de l'instantanéité du présent, ils choisissent d'enfermer un fragment de vie dans un fragile papier d'émotion.

Choisir :

Avant de pouvoir choisir, il faut d'abord regarder, apprendre à voir. L'acte de création d'une photo ou d'un haïku passe nécessairement par ces 3 stades.

Diriger son regard ne suffit pas à capter la scène qui se déroule sous nos yeux. Encore faut-il être attentif, réceptif pour en percevoir tous les signes émotionnels puis choisir ensuite la meilleure façon de traiter le sujet.

Enfermer :

« *A travers le cadre, on sélectionne... On a un parti pris, on coupe, on ne montre pas, on tue, on mord, on enferme une image, on donne à voir quelque chose et pas le reste.* » affirme Raymond Depardon¹. Le cadrage est un artifice qui facilite la mise en image². Mais c'est loin d'être le seul. Le photographe peut également choisir l'éclairage, la profondeur de champ, la vitesse d'obturation,... L'ensemble de ces réglages resti-

tuera une ambiance.

La démarche du haïjin est analogue, il cherche au moyen de certains procédés (simplicité, brièveté, césure, dynamisme, ...) à centrer l'attention du lecteur sur un événement, choisi parmi tant d'autres.

Un fragment de vie :

La vie est si variée... La photo s'adapte. Il y a des portraitistes, des photojournalistes, des photographes animaliers, de macro, de nu, de paysages... chacun utilise le matériel et les techniques propres à son genre.

Le haïku doit aussi s'adapter. Il ne peut être unique dans sa forme. Les haïkus de guerre sont des témoignages poignants, les haïkus érotiques plus souvent des jeux de mots, les senryûs des flashes d'information ou des caricatures, les autres haïkus peuvent s'apparenter aux photos d'un naturaliste ou d'un documentaliste. Le premier est impartial. Il cherche à montrer l'être (animal, végétal,...) tel qu'il est; le second prend parti et montre les images en fonction de son propos, de ce qu'il a remarqué.

Dans un fragile papier :

Pour une photo comme pour un haïku, le créateur est confronté à un incroyable défi : restituer l'ambiance du moment vécu sur une simple feuille de papier.

Face à une scène, notre corps envoie à notre cerveau une multitude d'informations : les couleurs, les mouvements, les odeurs, les sons, les sensations (pluie, vent, soleil), les goûts (celui du sel sur les lèvres à l'approche du bord de mer, par exemple)... Tous ces signaux sont rassemblés, analysés, décortiqués par notre cerveau qui génère une réponse quasi-instantanée, fruit de nos expériences passées. Nous percevons alors immédiatement, et tout à fait inconsciemment, une vue d'ensemble de la scène.

Face à une photo ou un haïku, nos sens sont bridés. Plus aucun son, plus aucune odeur, plus aucun goût et parfois plus aucune couleur.

Le génie du photographe ou du haïjin doit être tel qu'il puisse suggérer tous ces éléments cruellement absents de sa composition. Son regard doit être suffisamment aiguïlé, son art suffisamment maîtrisé pour qu'il parvienne à restituer, dans le cadre qui lui est imparti, l'événement originel qui vienne intercepter, à son tour, l'attention du lecteur.

« Dans les vieilles photos qui nous touchent, on voit bien que le

sujet ne joue pas, que c'est le moment, que c'est quelque chose d'autre qui a dominé. Le sujet est un obstacle à la création photographique... C'est la forme, c'est l'esthétique, c'est la force du regard. C'est de ça qu'on se souvient. » remarque Raymond Depardon¹.

Émotion :

Ces photos, ces haïkus qui nous interpellent parmi les milliers qui peuvent être réalisés en un mois sur des scènes quotidiennes, sont donc ceux qui parviennent à nous surprendre, à nous émouvoir, ceux qui parlent à notre cœur. Chaque créateur doit en être conscient. Il doit prendre son temps. Bannir la médiocrité en surnombre servira à révéler les perles, précieuses, qui subsisteront.

-
1. Errance Éd. Points 2.02.060419.1
 2. Voir l'article consacré à Sébastião Salgado dans *Télérama* n° 2908 du 5 octobre 2005. Un charnier rwandais est photographié au même moment en cadrage horizontal par James Nachtwey et en cadrage vertical par Sébastião Salgado La vignette explique à merveille la différence de rendu.

Le haïku en 4 dimensions

Yasuomi Koganei

Vous avez probablement appris au lycée les "dimensions" : une ligne est à une dimension, une feuille de papier bidimensionnelle, et l'espace est tridimensionnel. La quatrième dimension est "le temps". Ce sont les coordonnées de base pour décrire le monde.

On croit généralement que le produit d'une seule pensée à un moment donné, autrement dit, grosso modo, le haïku est tridimensionnel.

Mais il y a beaucoup de haïkus qui nous disent plus qu'une seule pensée à un moment donné.

Un jour, dans le train, en revenant à Tokyo de Kairakunen, qui est un parc dans Mito, célèbre pour ses pruniers :

*ombre du prunier
sur la robe du nouveau-né
vieil album de sa fille*

L'image que je voulais créer était celle d'une femme cherchant une robe de nouveau-né dans une salle à tatami ensoleillée avant de l'empaqueter pour l'envoyer à sa propre fille qui allait bientôt accoucher. Un vieil album gît ouvert à côté de l'habit, qui montre une photo la représentant, elle-même

portant sa fille, bébé. Le bébé porte cette même robe, un présent de sa propre mère, la grand-mère du bébé. L'ombre du prunier dans le jardin s'approche sur le tatami de la robe.

En d'autres termes, j'essayais de composer un haïku qui indiquerait le passage par quatre générations : la mère de cette femme, cette femme, sa fille et son futur petit-enfant. La femme espère que ses petits-enfants, voire ses petits-enfants grandiront vers la pureté, aimeront la paix, mais seront résistants comme un prunier. L'ombre pourrait suggérer le côté sombre du monde, les revers que ses petits-enfants pourraient subir plus tard. J'ai un faible pour les haïkus en quatre dimensions, qui suggèrent des émotions ressenties sur une grande longueur de temps, ou le déroulement graduel d'un événement dans un champ tridimensionnel. Un haïku typiquement quadridimensionnel est celui-ci :

oteuchi no meoto narishi o koro-
mogae (Buson)

D'un point de vue structurel, "oteuchi no meoto : un couple marié condamné à mort" implique un

espace incluant le couple, soit un champ tri-dimensionnel. Et "narishi o koromogae" indique qu'un long moment est passé avant qu'ils aient pu changer d'habits de saison dans un sentiment de sécurité.

En composant un haïku, que se passe-t-il dans le cerveau ? J'ai étudié ceci après avoir contemplé les fleurs de cerisiers le long de la rivière Meguro. Pour faire simple, mon cerveau reproduisit des images de presque toutes mes contemplations fleurs de cerisiers, y compris celle qui venait de se produire au bord de la rivière Meguro. Ces images peuvent se verbaliser dans mon cerveau, et l'image verbale applicable au haïku peut être choisie :

*pétales de cerisiers
en pluie
jusqu'à la rivière*

On sait qu'un haïku de structure bi-polaire procurerait plus d'espace entre les lignes (c'est-à-dire plus de possibilités pour l'imagination). Le cerveau fouille d'autres images, juxtaposant la contemplation des fleurs de cerisiers dans les mémoires immédiate et plus lointaine, en scannant les souvenirs d'actualités, de livres, de rivières polluées, etc.

Les graves problèmes d'aujourd'hui concernant la guerre contre l'Irak et le développement pro-

bable d'armes nucléaires en Corée du Nord, l'image verbale choisie fut finalement :

*pétales de cerisiers
en pluie jusqu'à la rivière
- 38 degrés de latitude Nord*

Juste avant la fin de la deuxième guerre mondiale, un de mes collègues, alors âgé de six ans, et ses trois frères et soeurs pénétrèrent du nord au sud de la Corée à la latitude nord de 38 degrés. Cependant, pendant l'évacuation de la Corée du Sud vers le Japon, deux des quatre périrent sur la Péninsule Éluë. Maintenant une zone démilitarisée divise la péninsule coréenne en deux aux environs du 38ème degré de latitude Nord, en serpentant comme une rivière.

Les circuits neuronaux s'étendent dans le cerveau dès la naissance, affectés par l'éducation, la culture, l'environnement, et l'ADN dont ils héritent. Le vieillissement réduit le pouvoir du circuit à contrôler le corps. Composer des haïkus équivaut presque à tenir un journal de l'activité du circuit neuronal du compositeur, réagissant aux stimuli externes ou au désir interne. Composer des haïkus pendant longtemps équivaut à établir un rapport de la vie du haïjin et l'histoire de son processus de formation philosophique. De nombreux phénomènes et une information copieuse sont entreposés in-

consciemment dans une partie spécifique du cerveau, et une partie refait surface dans la mémoire au travail pendant la conception d'un haïku.

Nos cerveaux sont affectés par l'éducation, la culture et l'ADN. Il s'ensuit donc que le cerveau qui lit un haïku est très différent de celui qui le compose.

Quand les gens lisent des haïkus, leurs circuits cérébraux essaient de comprendre activement les pensées du compositeur, en reproduisant des concepts suggérés par les mots de saison ou autres mots-clés. Ces concepts peuvent être très différents de ceux du compositeur, parce que les haïkus, même mondiaux sont éminemment personnels et locaux.

Un compositeur de haïkus attentif essaiera de reproduire le fait ou la scène qui introduisit en lui/elle une réaction émotionnelle, plutôt que de décrire l'émotion elle-même. La théorie du haïku veut que la meilleure manière de partager une émotion est de partager la scène qui l'a inspirée.

Le jour de l'an 2000, j'essayais de composer un haïku urbain incluant des gratte-ciel.

gratte-ciel
un point

lave une vitre

ville gelée
un point
lave une vitre

iteshi machi
kokuten hitotsu
mado o fuku

Le premier haïku montre clairement le contraste en taille entre les gratte-ciel et le corps humain, mais laisse à désirer. "gratte-ciel" se transforme en "ville gelée", prenant en compte le facteur climatique, et peut suggérer l'image d'êtres humains qui peuvent être grands mais parfois stupides. Le mot "point" pour signifier un être humain suffit à introduire l'image des gratte-ciel sans les mentionner directement.

Les lecteurs ont la liberté - même si rarement - d'apprécier une image à l'opposé de l'intention du compositeur. Yamaguchi Seichi (1901-1994) composa "natsu no kawa akaki tessa no hashi hitaru :

rivière d'été
fin d'une chaîne rouge
trem pant

(littéralement " pour un fabricant dont les chaînes d'ancres,

recouvertes de peinture anti-rouille assurèrent sa fortune. Kenkichi Yamamoto (1912-1977) cependant, lut "chaîne rouillée" en place de "chaîne rouge" changeant la "fortune" en "ruine" dans son livre (Shinpan Gendai Haiku, Jo, Kado-kawa, 1993, page 39).

Composer des haïkus est presque l'équivalent d'exprimer la personnalité du compositeur. De même, la lecture de haïkus reflète la personnalité du lecteur.

Maintenant, le haïku mondial excite la curiosité des lecteurs et/ou compositeurs vivant dans différents pays à travers l'internet. Il va sans dire que le genre promet la compréhension mutuelle entre gens de cultures différentes.

L'expansion du haïku mondial contribuera finalement à la paix mondiale.

Traduction Daniel Py

Yasuomi Koganei est le représentant du Meguro International Haiku Circle (MIHC) : haïjin et traducteur technique, japonais, né en 1938 à Tokyo, diplômé de l'université de Waseda en physique appliquée en 1962, a travaillé pour Mitsubishi Heavy Industry et Mitsubishi Motors Corporation. Il est au MIHC depuis février 1995, lequel a été initialement fondé comme MIFA International Haiku Circle. Il a édité des livres de haiku pour commémorer le 5ème et 10ème anniversaire de MIHC.

Au coin du bureau

Dominique Chipot

Le cœur au centre de Pascal Quéro

*glissant de l'épaule
au premier tour de danse
une fine bretelle*

*crissements
des mots sur le tableau*
Alain Kervern

Il suffit d'un grain de sable, Collectif

*Un petit chien
Derrière sa maîtresse
Dait trois fois le chemin*
Geneviève Rey

Voyage sur les bords, Pascal Quéro

*matin en banlieue
les escargots gagnent l'herbe
de la voie ferrée*

L'ermitage des brumes, K. White

*Descendant de la montagne
l'esprit vide -
le bruit des vagues*

Fourmi dans l'ascenseur, Daniel Py

*fin de novembre
le but de foot vide
laisse passer les feuilles*

Haiku International n° 60, Quaterly

*Retour des cigognes
sur la tombe de ma mère
un myosotis*
Jacques Ferlay

Un chapeau suivi d'un homme, D. Chipot

*le matin arrive
sur tous ses papiers froissés
des fragments de vie*

Bzz & Miauw de Geert Verbecke

*la mouche morte
entre les pages
une note*

**L'anthologie du poème bref—Les
Dossiers d'Aquitaine**

*Elle a ventre creux
l'unique marche qui mène
... à l'épicerie*
Anick Baulard

Sages ou fous les haïkus ? H. Brunel

*Soir d'orage
l'église dans la vallée
rassemble sa couvée*

Ginyu n° 27- Quaterly de WHA

Un oiseau jaillit

Retrouvez les notes de lecture sur notre
site : <http://www.afhaiku.org>

Meguro Haiku International Circle

traduction Daniel Py

Sélection d'auteurs japonais

SOS on the roof
of Katrina's house
- a distant helicopter

SOS sur le toit
de la maison de Katrina
- un hélicoptère au loin

Yasuomi Koganei

visiting Mom's grave
amid a floral blaze
of cluster amaryllis

visitant la tombe de mère
au milieu d'un flamboiement floral
d'amarillis en grappes

Yasuhiko Shirota

lemonade
- feeling the memories
bubbling up

limonade
- sentant mes souvenirs
en ébullition

Motoko Satoh

running into the train
I close my eyes to the sign
"Women Only"

courant dans le train
je ferme mes yeux sur le signe
" femmes seulement "

Hidetoshi Nagami

bringing autumn
fragment by fragment
- a big typhoon

apportant l'automne
fragment par fragment
- un grand typhon

Hideo Ebihara

autumn dusk
the sudden flare of a trumpet
silence again

Ikken Ikemoto

crépuscule automnal
l'éclat brusque d'une trompette
le silence à nouveau

why are cicadas
allowed to sing
so loudly

Takashi Ikari

pourquoi les cigales
ont-elles le droit de chanter
si fort

absorbed in
tapping keyboard
crickets chirping

Michi Umeda

occupé à tapoter
sur un clavier
cricris des grillons

children's shouts
from Karate gym
- summer mornings

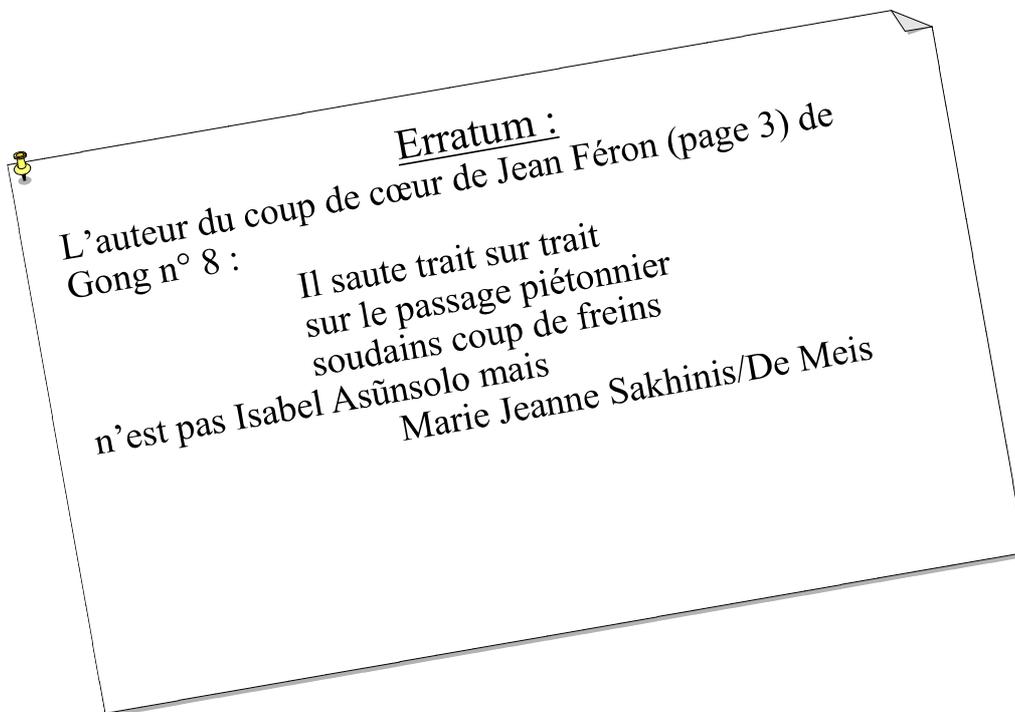
Midori Suzuki

cris d'enfants
de la salle de karaté
- matins estivaux

back to school
the boy carefully
disheveling his hair

Junko Saeki

de retour à l'école
le garçon soigneusement
s'ébouriffe



Erratum :
L'auteur du coup de cœur de Jean Féron (page 3) de
Gong n° 8 :

Il saute trait sur trait
sur le passage piétonnier
soudains coup de freins
n'est pas Isabel Asũsolo mais
Marie Jeanne Sakhinis/De Meis

Gong, revue francophone de haïku – n° 9

Éditée par
l'Association Française de Haïku
14 Rue Molière, 54280 Seichamps, France
<http://www.afhaiku.org>
afh@afhaiku.org

Directeur de la publication : Dominique Chipot

*En même temps que ce numéro l'AFH publie
dans la collection 'le haïku en français' : 'Parfums escarpés' de Ivan Sigg
et le hors série n°2
qui regroupe les meilleurs haïkus & senryûs reçus pour son concours 2005.*

© 2005, AFH & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes
Couverture Mail-art d'Ivan Sigg - Logo AFH de Ion Codrescu

Tiré à 300 exemplaires
par Conceptlaser, 65bis Av Foch, 54270 Essey-les-Nancy, France

ISSN : 1763-8445
Dépôt légal : Octobre 2005

Prix unitaire : 2.50 Euros
4.00 CAD